



Vue aérienne de la ville de Beyrouth

Toute société, aux moments cruciaux

de son histoire, tend à se projeter dans ses réalisations urbaines. L'espace nouveau devient l'incarnation fétiche d'une volonté de marquer le temps, comme un défi architectural à la mort. La ville reconstruite se veut indestructible, elle se présente sous une forme achevée, définitive. Mais cet imaginaire qui veut expulser de la cité les signes de sa destruction joue avec le feu : il risque de produire un désert où l'insensé, voire le terrifiant n'a plus la forme d'ombres mais celle de la clarté même.

Trois plans pour une ville. Trois documents essentiels qui constituent les repères-clés du projet de reconstruction du centre ville de Beyrouth, préparé par le bureau d'études Dar-Al-Handasah pour le compte du gouvernement libanais. Trois instantanés, trois moments que l'on peut indifféremment associer à trois étapes d'un même projet urbain ou à trois images qui racontent chacune une histoire différente.

Le premier plan se présente d'emblée comme un état des lieux : par le regard qu'il porte sur le tissu existant, s'y dévoilent les rapports du projet à la ville ancienne.

Le deuxième plan représente la première phase du projet : il constitue l'acte initial d'une démarche d'ensemble, le point de départ d'une intervention directe sur le corps de la ville.

Le troisième plan montre le stade ultime du projet. Il représente l'image achevée de la ville reconstruite, le but final de la quête enfin parvenue à son terme.



Le premier plan ou la ville oubliée

Au milieu de ce premier plan, conglomérat de formes irrégulières dont la représentation presque aléatoire souligne le caractère anachronique, surgit l'image des quartiers centraux restructurés au lendemain de la première guerre mondiale : îlots réguliers aux contours définitifs, tracés orthogonaux ou radiocentriques qui gravitent autour de la place de l'Etoile.

Derrière la neutralité apparente de la représentation s'inscrit un parti-pris qui découpe l'espace urbain alors même qu'il prétend le décrire. Ce qui se présentait comme un simple état des lieux, se révèle être une véritable mutilation symbolique.

Et pourtant, la mémoire persiste. La place Debbas. Entre le parvis de l'église arménienne et la masse imposante d'un cinéma, blockhaus incongru de béton qui souligne l'étrangeté du paysage, les venelles du souk des menuisiers se frayaient un chemin à travers la compacité de la ville.

Plus à l'ouest, la place Riadh-el-Solh. Du tracé des remparts de la ville ancienne, elle a gardé cette curieuse forme triangulaire qui semble avoir toujours agacé les urbanistes. (Jamal Pacha le Terrible, ne sachant quoi en faire, y avait implanté en 1916 les halles de Beyrouth. L'urbaniste Michel Ecochard a toujours voulu modifier le tracé pour y créer une perspective urbaine plus en accord avec la composition de la place de l'Etoile.) Au nord, les quartiers centraux restructurés au temps du Mandat français, au sud, les anciens faubourgs de la ville ottomane laissés pour compte par la modernisation urbaine et transformés peu à peu en refuge pour les couches les plus déshéritées. Sur le trottoir de droite se pressaient, dès l'ouverture des bureaux, les clients affairés de la rue des Banques et ceux des officines d'avocats et de notaires regroupées autour de l'ancien Palais de Justice. Celui de gauche ne s'animait que plus tard, lorsque les joueurs de trictrac et les fumeurs de narguilé venaient s'installer aux terrasses des cafés, ou le soir, lorsque sortait toute une population de l'ombre : travailleurs immigrés, locataires des pensions louches du quartier Ghalghoul, habitués des tripots clandestins et trafiquants de toute sorte.

Plus à l'ouest encore, en contrebas de la colline du Sérail, Wadi-Abou-Jmil, l'ancien quartier juif de la ville. Tissage de

maisons, de passages, de cours et de jardins, agencement de fragments bâtis et de vides, comme un fragment de ruralité encastré dans l'urbain, à deux pas du cœur de la cité. Peut-être est-ce pour cela que les réfugiés chi'ites d'origine rurale, qui s'y installent à partir des années 1970, y reconstituent si naturellement leur environnement spatial d'origine.

Car la place Bab-el-Driss n'est pas loin, qu'on découvre en descendant la rue de France face à l'église des Capucins. De l'ancienne porte de la ville qui se dressait là, il ne reste rien, sinon cette étrange impression d'être dans un lieu charnière, entre les vieux souks intra-muros et les périphéries du littoral ouest où apparaissent, dès la moitié du XIX^e siècle, les premières "*locandans*" des drogmans italiens et grecs qui donneront naissance plus tard aux grands hôtels de la capitale.

L'ensemble du quartier semble s'organiser autour de la baie de Zeitouneh, fait exceptionnel dans une ville qui, passé les abords immédiats du port, a choisi de se développer vers l'intérieur, ignorant la proximité de la mer. Ici la mer est partout présente, dans l'orientation nord-sud de la trame urbaine, dans le découpage longitudinal des îlots, dans le tracé des rues qui rejoignent la corniche côtière : la rue du Patriarche-Hoyeck, qui se prolonge jusqu'aux cafés populaires du bord de mer, la rue du Souk-Al-Jamil, première rue droite percée à la fin du siècle dernier, les rues du souk Tawileh et du souk Ayass qui aboutissent à l'ancien bassin du port.

Notre parcours nous a conduits des quartiers extra-muros, jusqu'à la corniche du bord de mer, à deux pas du cœur de la ville ancienne. Arrivés là, notre promenade imaginaire bute contre une masse amorphe qui recouvre la mer. Les tonnes d'immondices jetées là pendant les années de guerre, auxquelles se sont ajoutés, à chaque période de trêve, les déblais des opérations de nettoyage des décombres, ont fini par former ce que le plan appelle pudiquement "*le Remblai*" ; montagne de terre, d'ordures et de pierres qui envahit la côte, excroissance morbide qui ne cesse de croître, de se nourrir des ruines nouvelles.

Les quartiers qui bordent la place des Canons, vestiges du vieux tissu ottoman, ont été rasés au bulldozer et à la dynamite. Détruits en 1982, alors que la ville se réveillait à peine du

cauchemar du siège israélien, leurs restes dessinent une tache blanche qui répond à la tache blanche des remblais. Le centre de la ville n'existe plus, ce n'est plus qu'un vide à combler.



Le deuxième plan ou la ville purifiée

Le blanc envahit la feuille, recouvre les aspérités, remplit les interstices. Ce paysage lisse, immaculé, saute aux yeux, confirme ce que l'on savait déjà : le vide central s'est étendu jusqu'à occuper l'espace tout entier.

Les plaies ne saignent plus, et les blessures, autrefois purulentes, sont presque propres, nettoyées : le bistouri est passé par là. Dans la lumière sans ombre d'un jour artificiel, les choses brillent, hors d'atteinte des corruptions de l'espace et du temps. Du plein de la ville, de ses déchirures, de ses crevasses, de ses replis et de ses fentes, il ne reste rien. Rien

qu'un vide serein, ponctué d'îles éparses, un désert où flottent les monuments préservés.

Formes détournées aux contours exacts, comme découpées dans du carton noir : les fragments que le plan précédent avait désignés comme "choses à voir" se détachent ici, dans leur solitude magnifique, enfin délivrés des scories et des imperfections qui en brouillaient l'image. Le poché du plan évacué, il ne reste que l'essentiel : la ville "vraie", digne d'intérêt, celle des monuments historiques et du patrimoine restauré, enfin mise en valeur.

Pourquoi alors ce sentiment de malaise ? Serait-ce que cette lumière crue, qui efface les demi-teintes et les clairs-obscurs, en appelle en nous à rechercher le revers invisible du visible, à se tourner irrésistiblement vers les faces cachées dans l'ombre ? Formes qui dérangent, ruptures, inflexions, caprices, adjonctions marginales : la ville est pleine de ces "marqueteries mal jointes" qui viennent troubler son ordre. (Le terme est emprunté à Montaigne.) La compacité du tissu urbain est parcourue de canaux, de lézardes, de fractures. Agencements rusés qui "allient le minuscule au grand, le lointain au proche, le banal au monumental" (Henri Gaudin).

La mémoire sélective, en amont du plan, s'est érigée en juge suprême. Elle n'a pas vu ces formes qui se plient si mal à sa mise en ordre systématique, ou plutôt, à peine les a-t-elle entrevues, qu'elle les a rejetées : après les souks médiévaux qui entourent la place des Canons, les vieux souks au nord de Bab-el-Driss sont tout d'abord rayés du plan, pour être ensuite démolis au bulldozer et à la dynamite. La démolition du souk Tawileh, du souk Ayass et du quartier qui les entoure a été effectuée précipitamment en avril 1992, sans doute pour empêcher les squatters de s'y installer. Les quartiers de Ghalghoul, de Mar Maroun et de Wadi-Abou-Jmil, derniers vestiges relativement cohérents du tissu urbain de la ville ottomane, sont menacés à leur tour.

En ne conservant de la ville ancienne que ses monuments, en les arrachant au contexte bâti dans lequel ils s'insèrent, en les coupant des racines qui les relient au tissu urbain le plus banal qui les entoure, on fait plus que les mutiler : on annihile en eux tout pouvoir de témoigner.

Le troisième plan ou la ville ordonnée

La ville projetée : clarté, netteté, certitude. Dans le champ nettoyé du centre ancien, on a planté un décor de ville, plus vrai que nature. Comme par magie, un monde nouveau s'y met en scène et l'illusion est si totale que l'on a peine à imaginer comment ce lieu pacifié a pu, un jour, être ravagé par la guerre. Une île aux contours précis s'est substituée à l'excroissance des remblais, et son image semble tellement présente qu'elle efface de la mémoire le paysage naturel de la baie ancienne. De grands axes structurants découpent le territoire de la ville, matière éventrée, mise à l'alignement, géométrie de glace : par un jeu d'effets multiplicateurs, d'étirement et d'allongement, l'espace de la place de Canons devient avenue, ses façades se font lisses et pures, encadrent une perspective majestueuse. La colline du Sérail est dégagée, nouveau temple du pouvoir qui domine la ville et dans le bassin du vieux port, s'élèvent d'étranges tours de cristal aux cimes intercalées qui évoquent le mirage libéral des docklands londoniens.

Circulation oblige, un nouveau tracé articule les voies en tranchées, les échangeurs et les ronds-points : du labyrinthe des rues du vieux centre ne subsistent que des fragments où, par un glissement d'échelle étonnant, les anciennes artères principales, déclassées, alors même qu'elles conservent leurs caractéristiques d'antan, sont ramenées au statut de voies secondaires et de cheminements piétonniers.

Si cet ordre nouveau, qui constitue l'ossature de la ville reconstruite, ne peut tolérer les formes irrégulières et distordues de la cité primitive, il intègre par contre les monuments isolés, assimilant volontiers les tracés géométriques de l'urbanisme colonial, et s'en sert pour justifier un parti-pris de monumentalité qui caractérise l'essentiel de son intervention.

Ce que traduit en fait pareille démarche, c'est une volonté de recommencement absolu. Il y aurait quelque chose de touchant dans cette tentative d'effacer les traces de la guerre pour installer la cité reconstruite sur des bases entièrement neuves, comme si la recherche d'une nouvelle identité urbaine passait nécessairement par l'oubli du passé. Le projet urbain jouerait ainsi un rôle thérapeutique en fondant la ville sur une sorte



d'amnésie salvatrice qui la protégerait contre les démons anciens qui avaient provoqué sa destruction. Le nouveau centre ville apparaîtrait ainsi comme un "centre deuil", en ce que la fonction du deuil est justement d'assurer la continuité de la vie : la mort de la ville permettrait de détruire la mort dans la ville et en préfigurerait la résurrection.

Le point de départ pour Beyrouth, c'est cet instant mythique où les dés n'étaient pas encore jetés, ce moment historique où, après la chute de l'empire ottoman, tous les chemins semblaient encore possibles. Y aurait-il au cœur du projet de reconstruction de Beyrouth, une mémoire sélective qui choisit de privilégier cette part du patrimoine liée aux quartiers du mandat restructurés après la première guerre mondiale, sur les restes de la ville ottomane ? Tentative étrange de figer la ville dans un moment particulier de son histoire, celui de la rupture radicale provoquée par la pénétration de la modernité occidentale en son cœur. Ce projet semble alors s'inscrire dans la continuité du processus de modernisation urbaine des années 1920, reste inachevé du fait de la résistance du tissu ancien : pour assurer la réalisation de ce processus inachevé, il veut reprendre l'entreprise au point où elle avait été abandonnée, raser les restes anciens qui avaient empêché son accomplissement et supprimer du même coup les aménagement bâtards qui lui ont succédé.

La clarté de la ville reconstruite nous aveugle. Ici, le meilleur des mondes exclut la terre et ses anfractuosités, le ciel et ses caprices, les hommes et leurs doutes.

Mais le centre de Beyrouth, aujourd'hui, n'est pas vraiment un trou noir. Chaque week-end, dès qu'il fait beau, la place des Canons se couvre de parasols, des cafés-terrasses improvisés s'y installent, et le vide désolant des ruines devient, pour quelques heures, le lieu de fêtes éphémères. A deux pas de la place Riadh-el-Solh, les cafés et les restaurants populaires du quartier Ghalghoul ont repris vie, et l'on peut difficilement trouver une chambre vide dans l'une des anciennes pensions bon marché qui y florissaient avant guerre.

Bab-el-Driss, investi par les squatters, se transforme en temple du bricolage ; une multitude d'activités et de métiers s'y développent, basés sur la récupération et la transformation des

matériaux ramassés dans les ruines. Et le quartier de Wadi-Abou-Jmil est toujours livré aux enfants, qui s'en donnent à cœur joie dans les recoins et les cachettes de ses ruelles tortueuses, transformant les terrains vagues et les cours bondées de voitures et de camionnettes garées, en terrains de jeux privilégiés.

Partout, des souks improvisés s'installent aux carrefours du vieux centre, et des relais se mettent en place, qui assurent le lien avec le reste de la ville, interfaces urbains, pôles d'un genre nouveau qui fonctionnent par un détournement d'usage de l'espace ancien.

Si la mémoire a du mal à se retrouver dans ce bric à brac sauvage, ces bouts de territoire génèrent peu à peu des embryons de pratiques urbaines qui semblent revêtir un caractère prémonitoire : elles apparaîtraient ainsi comme l'expression d'une réaction anticipée à une centralité sélective qui veut transformer le cœur de la ville en espace d'exclusion et dont l'enjeu initial, à travers l'aménagement de l'espace, vise, aussi bien au niveau économique que symbolique, à la prise de possession des lieux.

Mais, à vouloir à tout prix refouler l'incontrôlable, ne risque-t-on pas le retour, tragique, du refoulé ?

Paris, 1993

Note d'auteur : cet article est basé sur le projet de reconstruction du centre ville de Beyrouth préparé en 1991 par Dar-Al-Handasah. Depuis, un certain nombre de modifications ont été introduites et un nouveau projet est en cours de préparation.